

A quoi servent vraiment les YouTubeurs ?



Spécialiste de la production visuelle, le Suisse Bertrand Saillen dévoile les enjeux d'un business plus fragile qu'il n'y paraît.

Tribune de Genève

ENTRETIEN
FABRICE GOTTRAUX

Pour commencer, un exemple pêché parmi les milliers de vidéos publiées sur internet. Tout porte à croire que ce jeune trentenaire a réussi dans la vie. Son créneau ? Le déballage de colis perdus. Face caméra, Amixem (Maxime pour les intimes) ouvre les paquets en y ajoutant force commentaires volontiers scabreux. Tiens, un thermomètre rectal ! Et ceci, n'est-ce point une tapette à fesses avec des menottes ?

La communauté des spectateurs est aux anges. Selon le compteur de la plateforme YouTube – invérifiable par conséquent –, cela fait 3.992.252 vues rien que pour cette séquence publiée le 18 juin 2023. Voilà, pour sûr, un « gros YouTubeur », comme aime à se qualifier lui-même ce Lyonnais né en 1991, actif également sur TikTok, Instagram et Twitch.

Une précision encore : avant de procéder au déballage, ledit créateur de contenus n'oublie pas de mentionner qui sponsorise sa vidéo. La marque est bien visible à l'écran, et le produit, présenté en détail. Le divertissement peut commencer.

Le Royaume, à Genève, est un festival des smartphones. Son enjeu reste probablement sans intérêt pour l'ancienne génération. Mais pas pour les 12-25 ans, public cible de l'événement : pas moins de 10.000 visiteurs y sont attendus du 29 septembre au 1^{er} octobre, où notre génie des cartons partagera la vedette avec Tibo InShape, le roi de la musculation, l'Atelier de Roxane et ses conseils cuisine, ou Le Grand JD, amateur de maisons han-

tées. Des jeux vidéo, des vidéos gags, du sport aussi, voire des bribes d'infos, parfois. Surtout, du divertissement. Et du marketing. Les *soap operas* des

Trente Glorieuses usaient des séries télé pour vendre des savonnettes. Les YouTubeurs de l'an 2023 se lancent des défis trampoline en promouvant des produits de beauté.

Pourtant, tout n'est pas rose dans l'affaire. Dans le monde des influenceurs, les millionnaires à qui on voudrait ressembler restent l'exception. Pour les autres, le quotidien est précaire et les perspectives professionnelles, aléatoires.

Le Suisse Bertrand Saillen, directeur du Royaume, patron de Mediaprofil, lui-même spécialisé dans la production visuelle, éclaire notre lanterne sur les destins contrariés, parfois merveilleux, des ani-

mateurs du web. « On a l'impression que l'internet francophone est gigantesque », note-t-il. « Ce n'est pas le cas. Des personnalités à même de nourrir un gros événement, on en comptait une cinquantaine en 2017. En 2023, ils ne sont guère plus d'une centaine capables de déplacer les foules. » Et d'ajouter : « Consommer du TikTok huit heures par jour reste un problème. Il s'agit d'inciter le public à mieux sélectionner les contenus, plutôt que de tout bouffer. »

S'inquiéter de l'abus d'écran, n'est-ce pas paradoxal pour qui se doit de capter un maximum de consommateurs ?

Le problème concerne également les créateurs, qui se trouvent eux aussi dans cette situation de dépendance.

Quel intérêt de voir ces gens en vrai, puisque le lien est déjà établi via les écrans ?

Il y a une telle identification qu'elle devient plus forte encore. Le public est heureux de les voir autrement que derrière un écran. Après tout, ce pourrait être une intelligence artificielle.

S'intéresser aux coulisses, c'est dans l'intention de faire pareil ?

Beaucoup de jeunes ont ce rêve. Mais soyons honnêtes : derrière tous les grands créateurs de contenus, il y a des entreprises, des équipes et des moyens conséquents. Des exceptions existent, comme le Grand JD, qui monte seul ses vidéos.

Ce qui avait du succès en 2017 est-il encore à la mode en 2023 ?

Les demandes évoluent très vite. Il y a six ans, ce sont les réactions face caméra qui avaient du succès, les gags, les sketches de Cyprien ou de Norman, inspirés par le stand-up. La tendance a évolué vers de très gros concepts, avec de gros moyens. Avec TikTok, enfin, on est sur des formats beaucoup plus courts, plus « buzz ».



Il s'agit d'inciter le public à mieux sélectionner les contenus, plutôt que de tout bouffer



Le public est heureux de voir les YouTubeurs autrement que derrière un écran. Après tout, ce pourrait être une intelligence artificielle



« La peur vis-à-vis de l'intelligence artificielle est t



DIE WELT

Crise climatique, pandémie, intelligence artificielle : l'humanité est-elle mise au rebut ? La philosophe autrichienne Lisz Hirn est convaincue que nous manquons aujourd'hui de scénarios positifs et explique ce qui doit absolument changer.

ENTRETIEN
ANNA SCHNEIDER

Qu'est-ce que l'être humain ? Voilà la grande question sur laquelle la philosophe autrichienne Lisz Hirn se penche dans son nouvel essai, *Der überschätzte Mensch* (L'homme surestimé, non encore traduit en français). Non seulement la crise climatique et la pandémie, mais aussi le développement progressif de l'intelligence artificielle renvoient l'homme à lui-même. Mais qu'est-ce que cela signifie exactement ? Finalement, n'est-ce pas sa vulnérabilité qui empêche l'homme d'être mis au rebut en tant qu'être imparfait.

Etes-vous un cyborg ?

(rires) Si l'on en croit la philosophe Donna Haraway, oui. Et c'est un constat qui m'a plutôt effrayée, car jusqu'à présent, je pensais que mon corps fonctionnait encore très bien. Mais rien qu'en pensant à la couronne dans ma bouche ou encore à mes lentilles de contact, je constate que je suis déjà en passe de devenir un cyborg. La ques-



« Notre conception de l'être humain est fortement prisonnière des dystopies », affirme la philosophe Lisz Hirn.

© UNIVERSITÉ DE SALZBOURG.

tion est de savoir pourquoi cela me dérange ou me met mal à l'aise. Après tout, il s'agit d'interventions techniques, médicales, auxquelles nous recourons tous naturellement et volontiers.

Et pourtant, c'est votre satanée chair qui vous empêche de devenir entièrement machine, pour vous citer vous-

Je ne suis pas sûre que l'homme gagne en liberté grâce aux intelligences artificielles



même.

Oui, nous ne pouvons pas nous dissoudre. Certes, nous pouvons cultiver artificiellement des organes, par exemple. Mais cela ne change rien au fait que ce avec quoi nous devons travailler n'est pas si facilement remplaçable. Et c'est justement cette chair. Elle n'est pas propre à l'être humain, nous la partageons avec tous les êtres vivants, même avec les plantes, dans une certaine mesure. Et même lorsque nous en remplaçons certaines parties, celles-ci sont adaptées à notre chair. C'est donc un peu comme le monstre de Frankenstein : nous faisons des expériences avec notre chair. Et cela n'a rien d'un phénomène moderne : il suffit de penser aux interventions chirurgicales qui sont effectuées depuis la nuit des temps pour des raisons esthétiques, médicales ou religieuses.

Les frontières entre les êtres humains, les animaux et les machines sont-elles en train de s'estomper avec le développement progressif de l'intelligence artificielle ?

Je pense qu'elles s'estompent désormais de manière plus évidente. Déjà dans les discours d'Aristote, on voit que les frontières ont toujours été très floues. Aristote écrit que ce serait une libération s'il y avait des machines pour se charger des tâches fastidieuses et répétitives à notre place. Il fantasmait là-dessus et assure que ce n'est qu'une fois libérés du poids de la nécessité que nous pourrions vraiment devenir des êtres humains.

Et c'est différent aujourd'hui ?

Aristote a élaboré un tout autre scénario, qui envisageait également un tout autre conception de l'être humain. La nôtre est fortement prisonnière des dystopies. Et il y a parfois de bonnes raisons à cela. Il suffit de voir entre